

Jamel Debbouze pour « Pourquoi j'ai pas mangé mon père » : « Ce film, c'est mon histoire, c'est notre histoire »

Animation. Pour son premier film en tant que réalisateur, « Pourquoi j'ai pas mangé mon père », Jamel Debbouze se fait plaisir et réécrit l'histoire de l'évolution humaine. À voir en famille.

Ce n'est pas par hasard si Jamel Debbouze nous reçoit avec sa femme Mélissa Theuriau, à Paris, au musée des Arts premiers : « Je trouve que c'est un bel écrin pour parler de mon film. En plus il s'y prête bien puisqu'il est en rapport avec le sujet traité », se réjouit celui qui a réécrit l'Histoire. Dans Pourquoi j'ai pas mangé mon père, il devient Édouard, jeune simien rejeté des siens parce que trop malingre. Il découvre la bipédie, le feu, la chasse, la vie en caverne, l'amour de Lucy... et même le cinéma. Pour sa première réalisation, ce roi du stand up n'est pas allé au plus simple puisqu'il signe le premier film d'animation français en motion capture. Rencontre.

Pourquoi avoir choisi l'animation pour votre premier film ?

Jamel Debbouze : « Ce n'est pas moi qui ai choisi ce film, c'est ce film qui m'a choisi. Au début, je devais faire une voix, celle d'Édouard. J'ai essayé d'ajouter des dialogues puis j'ai touché à la structure du scénario, on m'a laissé faire, et un jour on m'a demandé de faire la mise en scène. Et quand on m'a parlé de motion capture, j'ai carrément basculé sur ce projet. La motion capture, c'est le meilleur rapport entre le cinéma et le théâtre. »

Ce n'était pas gonflé ?

J. D. : « C'est vrai, comme tout le reste... Faire de l'impro, c'est gonflé, monter sur scène c'est gonflé, sortir de Trappes, c'est gonflé. Si je m'étais arrêté à ce qui était gonflé, je n'aurais probablement rien fait. Pour dire, quand on quittait Trappes pour aller à Paris, on disait qu'on allait en France... »

Comment avez-vous vécu l'expérience ?

J. D. : « Je suppose que ça ne s'est pas trop mal passé parce que je suis l'aîné de ma famille et que j'ai donc l'habitude d'avoir affaire à un groupe. En plus, l'impro m'a permis d'avoir pas mal d'idées en termes de mise en scène. Puis le Jamel Comedy Club faisant, diriger des gens, avoir un groupe sous sa responsabilité, ça ne me faisait pas peur finalement. Ce qui m'a fait peur, c'était d'avoir à diriger ma femme ou des gens comme Christian Hecq de la Comédie française parce que je n'avais pas envie de les décevoir. »

Vous filmez des singes. Les avez-vous étudiés ?

Mélissa Theuriau : « Cette immersion dans la Vallée des singes, près de Poitiers, a été le début d'une aventure hors-norme. C'était une initiative de Jamel avec les producteurs : tous les comédiens et les acrobates qui participaient à l'aventure sont allés un an avant le tournage faire connaissance avec le milieu qui allait être le nôtre pendant plusieurs semaines, et trouver chacun son espèce et son singe de façon à partir dans un mimétisme qui nous correspondait. On voit bien que les simiens du film ne sont pas tous identiques : il y a des très gros qui s'inspirent du gorille, d'autres plus petits qui ressemblent à des chimpanzés. »

Vous avez beaucoup appris à leur propos ?

M. T. : « Des experts nous ont expliqué comment ils se comportaient, comment ils géraient leurs émotions, comment ils vivaient en couple, comment ils protégeaient leurs familles, et nous donnaient des informations précieuses pour la suite. Ensuite, nous avons été préparés par un coach, Cyril Casmèze qui a un talent fou. Il fait beaucoup de spectacles (NDLR : avec la compagnie de Singe debout) et lui se déplace vraiment comme un gorille, un dos argenté. Il nous a fait travailler pendant six mois. »

J. D. : « Oui, et on a vraiment beaucoup, beaucoup, beaucoup bossé. Et moi, c'est l'endroit où j'ai le plus bossé que ce soit comme metteur en scène ou comme acteur. C'est ce qui fait la différence avec les autres projets : engagement, investissement, travail. Et dans la joie et la bonne humeur... pas tous les jours, mais très souvent. »

Le casting a-t-il été compliqué ?

J. D. : « Très compliqué parce qu'il fallait privilégier le corps. Ici, on n'est plus seulement dans la subtilité, la nuance, le regard ou le phrasé qui sont très importants. Là, on est vraiment dans le corps et il fallait que tout soit là. Et quand on demande à un comédien français de se mettre à quatre pattes, il n'y a plus personne. Il y a quelque chose de soit humiliant, soit fatiguant. Certains comédiens de renom ont passé les tests, mais les genoux ne tenaient pas. Il y en a qui sont encore à quatre pattes. » (Rires)

On trouve aussi, ô surprise, Louis de Funès dans votre film.

J. D. : « C'est un hommage qu'on voulait lui rendre parce qu'il nous a fait rire en famille. Et de Funès traverse les générations. L'Ircam a développé un logiciel afin de récupérer dans les archives le plus de phonèmes possible pour recréer sa voix virtuellement. »

La technique aidant, n'avez-vous pas rêvé de vous voir jouer avec votre bras droit ?

J. D. : « Très bonne question... seulement avec la motion capture qui reproduit la moindre de vos respirations, on ne peut pas tricher. J'ai un bras dans ma poche, je suis diminué, il fallait faire perdre son bras à Édouard (il rit). On n'a pas cherché à plaire. On a juste joué, et des contraintes sont nées des choses extraordinaires comme ce singe qui tombe de son arbre, se casse le bras et invente la bipédie. Parce qu'il n'a pas d'alternative. C'est mon histoire, évidemment, mais c'est notre histoire à tous. On est tous tombé de l'arbre, on s'est tous fait mal, on a tous eu du mal à repartir. »

À qui s'adresse le film ?

J. D. : « J'espère toucher les familles, mais c'est aux enfants que je m'adresse. Aux miens en premier lieu (NDLR : Léon, 6 ans et Lila, 3 ans), et j'ai mis le paquet puisque j'ai mis leur maman dans le film. Ils nous ont vu à quatre pattes dans la salle de bain, la cuisine... (il commence un sketch : « Qu'est-ce que vous faites ? » « Va dormir... On fait les singes... »). De toute façon, on a le même âge mental que nos enfants. Mais moi, j'aime l'enfance, c'est un monde beaucoup plus simple, plus naïf, et je pense aussi plus fort. Les enfants sont le meilleur vecteur pour faire passer les idées, pour changer le monde. Nous ne sommes que des accompagnateurs. »

Le film, adapté du roman « Pourquoi j'ai mangé mon père », aborde des thèmes qui vous sont chers...

J. D. : « J'ai trouvé génial la manière dont Roy Lewis fait parler son personnage, le décalage s'opère immédiatement. Moi-même, pour Canal +, j'ai fait un personnage du XVIIIe qui parle comme un karia du 9-3. J'ai voulu m'en éloigner pour surprendre avec ma partition. Faire un monde qui n'existe pas, avec des tortruches, des lapinosaires, des rhinoféroces, et pour traiter de thèmes toujours présents comme l'évolution, le progrès, la fraternité, la différence... Quand il découvre le feu, Édouard est le seul à faire waouh... il est dans le présent. Les autres en ont peur, ils sont dans le passé. Lucy, elle, voit ce qu'elle en peut en faire, elle est déjà dans le futur. »

Le roi et la sorcière utilisent la peur pour manipuler le peuple...

J. D. : « On passe le temps à nous faire peur. Chez nos politiques, dans les médias, dans la vie en général, la peur fait tout faire à l'homme. C'est avec cet argument que les gens font des guerres. On a peur du chômage, de la crise, pour le climat. On a peur tout le temps. Nous, on a envie de dire, douter, c'est un moteur indispensable, alors que la peur, ça vous sclérose. »

Votre rencontre a-t-elle été aussi tumultueuse que celle d'Édouard et Lucy ?

J. D. : « On ne s'est pas rencontré dans le ciel, mais en tout cas, c'était comme une tornade, comme dans le film. Elle nous a inspirés. »

M. T. : « C'était à un moment où on s'y attendait le moins. Comme la plupart des gens sans doute... »

J. D. : « Heu, non, ma mère, elle savait exactement quand elle rencontrerait mon père pour la première fois. C'était le jour de leur mariage. »

Édouard et Lucy forment un couple moderne...

M. T. : « Oui, c'est ça qui est intéressant et qui m'a donné envie d'y aller. Ils s'apportent mutuellement, il lui apprend la bipédie, elle lui apprend à chasser... »

J. D. : « Lui découvre le feu, mais elle, elle l'invente. Lui, c'est par hasard. Elle, elle trouve la manière mécanique de le reproduire. »

Le film se termine sur l'espoir. Vous avez de l'espoir pour les générations à venir ?

J. D. : « Bien sûr. On n'aurait pas fait deux enfants si on n'était pas convaincus qu'on pouvait les rendre heureux jusqu'à la fin. On est en France, quand même... C'est un pays riche. C'est extraordinaire la France, et pour plein de raisons. J'ai foi en ce pays.

Paris-Normandie.fr - 7 Avril 2015